

# LA FRANCE COLONISATRICE

PAUL ARENE  
MAURICE BARRES  
LEON BLOY  
PAUL BONNETAIN  
CHATEAUBRIAND  
ALPHONSE DAUDET  
ERNEST FEYDEAU  
ANATOLE FRANCE  
EUGENE FROMENTIN  
THEOPHILE GAUTIER  
ARTHUR DE GOBINEAU  
VICTOR HUGO  
ALPHONSE DE LAMARTINE  
JULES LEMAITRE  
PIERRE LOTI  
GUY DE MAUPASSANT  
PIERRE MILLE  
CHARLES PEGUY  
JOSEPH PROUDHON  
ARTHUR RIMBAUD  
SEVERINE  
STENDHAL  
ALEXIS DE TOCQUEVILLE  
JULES VALLES  
LOUIS VEUILLOT  
PAUL VIGNE D'OCTON

PREFACE DE PATRICE DE BEER

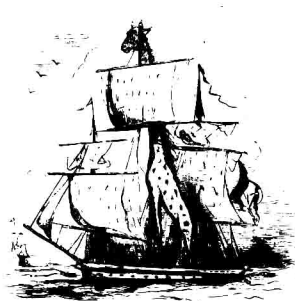


ILLUSTRATIONS DE CHAM





# LA FRANCE COLONISATRICE





# LA FRANCE COLONISATRICE

Paul Arène  
Maurice Barrès  
Léon Bloy  
Paul Bonnetain  
Chateaubriand  
Alphonse Daudet  
Ernest Feydeau  
Anatole France  
Eugène Fromentin  
Théophile Gautier  
Arthur de Gobineau  
Victor Hugo  
Alphonse de Lamartine

Jules Lemaître  
Pierre Loti  
Guy de Maupassant  
Pierre Mille  
Charles Péguy  
Joseph Proudhon  
Arthur Rimbaud  
Séverine  
Stendhal  
Alexis de Tocqueville  
Jules Vallès  
Louis Veillot  
Paul Vigné d'Octon

*Textes réunis par Nicole PRIOLLAUD  
Illustrations de CHAM*

PRÉFACE DE PATRICE DE BEER



Liana Levi  
Sylvie Messinger  
31 rue de l'Abbé-Grégoire  
Paris 6<sup>e</sup> - France

*Déjà parus dans la même collection :*

1871 - LA COMMUNE DE PARIS

LA FEMME AU 19<sup>e</sup> SIÈCLE

TOUS DROITS DE REPRODUCTION RÉSERVÉS DANS TOUS PAYS  
POUR :

Pierre Loti: « Lettres à Alphonse Daudet », extraites du *Journal intime*, 1925 ; « Lettre à M. Paul Doumer », extraite de *Un pèlerin d'Angkor*, 1912 ; trois articles du *Figaro*, repris dans *Figures et choses qui passaient*, 1898 :

ÉDITIONS CALMANN-LÉVY, PARIS.

Anatole France: Extraits de *Vers les temps meilleurs (Trente ans de vie sociale)*, Cercle du Bibliophile, Édito-Service):

M. LUCIEN TSICHARI.

Paul Vigné d'Octon: Extraits de *Martyrs lointains*, 1892 :

ÉDITIONS FLAMMARION, PARIS.

© Copyright 1983, LIANA LEVI

ISBN: 2-86746-005-0

ISSN: 0756-1865

## LES REPORTERS DE L'HISTOIRE

*« Je compte bien ne jamais désertier complètement le journalisme qui est le plus grand moyen d'action que je connaisse. »*

ÉMILE ZOLA.







## PRÉFACE

*Lentement mûrie pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, l'idée coloniale a explosé sous le Second Empire, et surtout avec la III<sup>e</sup> République. La colonisation de terres non-européennes, commencée par petites touches, en fonction d'occasions, de circonstances, dans l'ignorance, voire le désintérêt de l'opinion publique, va devenir une politique concertée, avec son idéologie et sa propagande, avec ses militaires, fonctionnaires, missionnaires et commerçants. Mais surtout, son impact économique et social sera déterminant dans l'accession de la France à la société industrielle moderne dans laquelle nous vivons encore aujourd'hui. La France n'a pas été le seul pays à connaître cette évolution. Tous les pays occidentaux développés — blancs, ou « caucasiens » comme diraient les Anglo-Saxons — sont partis avec plus ou moins de succès, plus ou moins tôt, à la conquête de ces « terres vierges » qui ne l'étaient que parce que peuplées de « sauvages » : Anglais et Hollandais, Allemands et Belges, Italiens, Espagnols, Portugais, Russes vers la Sibérie et l'Asie centrale, et même Danois !*

*Si le XVIII<sup>e</sup> siècle, celui des Lumières, des philosophes, avait aussi été celui du « bon sauvage », Huron ou Tahitien, Chinois ou Persan, le XIX<sup>e</sup> siècle — ou plus particulièrement la période couvrant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> et la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle — aura été celui de la colonisation ; comme la période actuelle est dominée par le tiers monde, c'est-à-dire les anciennes colonies redevenues souveraines, du moins selon le droit international. Ce n'est pas seulement que le XVIII<sup>e</sup> siècle était peuplé de plus beaux esprits que le XIX<sup>e</sup>, ni que ce dernier était dépourvu de bons sentiments. Mais, tandis qu'au XVIII<sup>e</sup> — qui tolérait tout de même fort bien la « traite » des Noirs et le commerce triangulaire — ces « sauvages », peu nombreux, apparaissaient comme une curiosité, étaient souvent affublés de titres nobiliaires (un Indien ou un Polynésien amené à la cour de Versailles pouvait-il être autre chose*

qu'un prince<sup>2)</sup>, étaient considérés comme le symbole d'un état naturel encore vierge des tares de la civilisation, le XIX<sup>e</sup> siècle a eu une approche plus pragmatique. Les marins qui, comme La Pérouse, Bougainville, ou Cook, circumnaviguaient le globe à la découverte de terres inconnues, accompagnés de botanistes, de zoologues ou de peintres, les philosophes, qui dissertaient devant un beau jeune homme emplumé que les prêtres s'étaient empressés de convertir et les femmes de séduire, s'intéressaient d'autant moins aux colonies qu'ils venaient de perdre au profit des Anglais les Indes et le Canada. Ces « quelques arpents de neige », aux dires de Voltaire, avaient été échangés contre quelques confettis antillais producteurs de sucre et de café. En dehors des « Nègres » — mais étaient-ils vraiment des êtres humains comme les autres avant l'abolition de l'esclavage, brièvement interdit de 1794 à 1802 avant d'être définitivement mis hors la loi en 1848 — on n'avait alors qu'admiration pour les civilisations extra-européennes, la Chine avec les jésuites et Voltaire, la Perse avec Montesquieu. Avec la révolution industrielle et l'avènement de la bourgeoisie au pouvoir, les choses ont changé et bien des textes de ce livre, les uns connus, les autres moins, le montrent clairement. Même des grands esprits comme Hugo, Péguy ou Jaurès n'ont pas toujours eu devant le colonialisme les réactions que l'on attendrait aujourd'hui d'eux. Le paternalisme qui sourd de certaines de leurs phrases, mais aussi de bien d'autres, a longtemps eu des émules, bardés de bonne conscience. Pour ne pas remonter jusqu'à aujourd'hui, il est intéressant de citer, par exemple, cette lettre des communistes de Sidi-bel-Abbès à la III<sup>e</sup> Internationale datée de 1922<sup>1</sup> où il est écrit qu'« une souveraineté d'anthropophages n'est pas désirable » et que « les Arabes étant en majeure partie réfractaires à l'évolution économique, sociale, intellectuelle et morale indispensables..., la libération du prolétariat indigène de l'Afrique du Nord ne sera le fruit que de la révolution métropolitaine... »

Alors que le XVIII<sup>e</sup> siècle avait cherché à comprendre, admettant les différences, le XIX<sup>e</sup>, plus préoccupé de conquérir et d'exploiter, considèrera toute différence comme une infériorité, voire une tare, et s'efforcera de normaliser le monde à son image. Habiller des « Nègres » en redingote, symbole du progrès, mettre une robe de cotonnade aux « Nègresses », d'Afrique ou d'ailleurs. Pour une bourgeoisie d'autant plus étriquée dans ses mœurs qu'elle était expansionniste, montrer ses seins ou ses fesses était plus indécent que de répandre l'alcoolisme ou les maladies vénériennes chez les « indigènes ». « Nus mais moraux » écrivait, entre les deux guerres, des Africains du Nyassaland, sous domination britannique, l'auteur anonyme des Merveilles des races humaines (Hachette). Différents dans leur approche ont été les colons australiens en Papouasie où pendant longtemps on déconseillait aux Papous et aux

*Papoues le port de la chemise qui risquait de nuire à leur santé. L'alcool, interdit aux « indigènes » jusqu'en 1962 — l'année de l'indépendance de l'Algérie ! — leur sera alors autorisé au nom de l'égalité avec les Blancs.*

*L'histoire du colonialisme français est connue. Point n'est besoin de revenir sur les conquêtes de l'Algérie et de l'Afrique du Nord, de l'Afrique Noire et de Madagascar, de l'Indochine et des îles du Pacifique. Elles sont illustrées par des auteurs célèbres (Pierre Loti, Alphonse Daudet) ou fort oubliés (Paul Vigné d'Octon, Melchior de Vogüé), mais dont bien peu de textes ont subi favorablement l'épreuve du temps. Comme on le verra, rares sont les textes de ce livre qui mériteraient encore d'être lus pour leur seule qualité littéraire, pour la seule valeur de leur réflexion. Si ce n'était pour leur importance historique, et aussi pour leur ressemblance avec toute une littérature actuelle, aux inclinations inégalitaires, voire racistes, ils auraient mérité de disparaître sous la poussière des bibliothèques d'où ils ont été tirés. Car la littérature coloniale française, si tant est qu'elle ait souvent justifié ce qualificatif, ne participe que de loin au rayonnement culturel français. Du journal de bord de Bougainville aux Héros du Tonkin d'Alfred Barbou<sup>2</sup>, de l'exotisme de Delacroix à l'imagerie d'Epinal et du Monde Illustré, la différence est énorme. Pour ne pas parler de la Grande-Bretagne où s'est développée une véritable littérature coloniale qui a produit des auteurs importants, Kipling surtout, mais aussi E.M. Forster, George Orwell, Anthony Burgess. On sent d'ailleurs, chez certains auteurs français, une volonté de rivaliser avec Kipling, de donner à la France un chantre de la colonisation de sa stature, capable de rivaliser en talent avec le porte-drapeau d'une nation rivale qui se dispute avec l'Empire allemand le titre d'ennemi héréditaire.*

*Bien des ingrédients de notre littérature coloniale vont apparaître avec la conquête de l'Algérie, suivie, quelques décennies plus tard, de celle de la Tunisie et du Maroc. L'Afrique du Nord, et en particulier l'Algérie, sera le seul exemple français de colonie de peuplement alors que les Britanniques ont essaimé aux quatre coins du globe. Le sentiment qui domine est celui de la justification de l'aventure entreprise, essentiellement pour des raisons morales et historiques. Cette volonté d'expliquer, de justifier, si typiquement française, nous distingue de nos voisins d'Outre-Manche. Le texte le plus concret, qui se présente comme un tour du propriétaire venant d'acquérir un nouveau domaine et se préoccupant plus de l'exploiter que du sort de ses anciens propriétaires, est de Tocqueville, si influencé par les Anglo-Saxons. Humiliés par les défaites napoléoniennes et par le Traité de Vienna, qui a enfermé la France à l'intérieur de ses frontières, les dirigeants*

rêvent de revanche, de grandeur. Et celle-ci s'obtient plus aisément outre-mer. Puisqu'il n'est plus question de franciser l'Europe, francisons l'Algérie! Et comme Napoléon est passé de mode, les Français deviennent les héritiers de Rome, qui vainquit Hannibal et Jugurtha. De Lamartine à Barrès, en passant par Rimbaud — Hugo faisait remonter notre filiation à la Grèce antique — cette idée prend forme, tandis qu'un Louis Veillot, rêvant à Saint Augustin, veut faire de l'Algérie une nouvelle Hippone en y installant des communautés chrétiennes avec leurs prêtres.

C'est ensuite sous le drapeau de la « mission civilisatrice » d'une France pourtant de plus en plus guidée par ses intérêts politiques et économiques, que se poursuivra la geste coloniale, comme c'est au nom de ce slogan que certains s'opposeront, plus tard, à la décolonisation. C'est ainsi que va naître le mythe de l'officier colonial, représentant de ce que la France a de plus beau, parangon de vaillance et de vertu, défenseur du colon, mais protecteur « juste » de l'indigène, dont il sait, à temps, châtier l'indiscipline. Autant que les couvertures colorées du Monde illustré ou de la République illustrée, des images d'Epinal et des romans à quelques sous, qui après tout n'étaient qu'une propagande de masse, Péguy, avec la grandiloquence qui est la sienne, a écrit à ce sujet un texte que l'on regrette de ne pouvoir citer intégralement : « Soldat qui dans le défaut de nos professeurs maintenez, défendez la culture. Français, héritier de la culture antique et de la même culture française. Latin, Romain héritier de la paix romaine, héritier de toutes parts, héritier de toutes mains,... Homme jeune, plein de sang,... qui avez un sabre et c'est pour s'en servir,... vous qui fondez des camps et qui fondez des villes; artilleur; colonial.»<sup>3</sup> Débarrassés des pesanteurs bureaucratiques, des arguties juridiques, des politiciens corrompus ou incapables de métropole, dans ces terres vierges peuplées d'êtres inférieurs, ces officiers, élite de la France, pourront laisser libre cours à leur génie civilisateur. Ce sont ces officiers, héros de feuilletons comme ceux du capitaine Danrit, qui fit la joie de générations de gamins, qui combattront en Indochine et en Algérie. Certains d'entre eux, persuadés que leur victoire sur le terrain contre les « Viets » ou les « Fellouzes » leur a été confisquée par les politiciens de Paris, deviendront les « soldats perdus » de l'OAS.

D'autant que toute une école d'écrivains et de penseurs, de droite comme de gauche, se sont chargés, tout au long de la période coloniale, de leur fourbir une idéologie. Comme Melchior de Vogüé dans Les Morts qui parlent (1901) qui dénonce la corruption du parlementarisme républicain, médite sur « les ferments de décomposition... à Paris » et « les germes de recomposition en Afrique » et affirme, par la bouche de son héros, que si les députés ont refusé la création d'une

armée coloniale, c'était par « un sûr pressentiment qu'ils en mourraient ». Des phrases qui auraient bien pu être écrites soixante ans plus tard ! Et pourtant, ces Républicains, ces défenseurs de la démocratie contre Napoléon III, que furent Jules Ferry, le père de l'école publique, ou le savant Paul Bert, ont été les premiers à relancer la machine coloniale après le traumatisme de Sedan et de la Commune. Ferry, l'homme de la conquête du Tonkin, contraint à la démission après le désastre de Langson, écrira son apologie de la colonisation ; ce qui lui vaudra, à sa mort, les pires injures de la journaliste Séverine. Quant aux personnalités politiques qui s'opposaient à la mission coloniale de la France, parce qu'elle était le fait de ces républicains modérés, elles changeront vite d'avis. Qu'elles soient de gauche comme Clemenceau, ou de droite comme Déroulède, lui qui s'était écrié, « J'ai perdu deux sœurs » (l'Alsace et la Lorraine) « et vous m'offrez vingt domestiques ! ».

S'il nous semble logique que des hommes d'affaires, des militaires, des colons, ou des hommes de droite aient soutenu l'aventure coloniale française — bien que, comme nous venons de le voir, une partie de la droite s'y opposa de prime abord — la signature de personnalités libérales, intellectuelles, de gauche au bas de textes colonialistes paraît aujourd'hui surprenante. Même si on se rappelle l'ardeur avec laquelle certains socialistes défendirent l'Indochine ou l'Algérie françaises. Ainsi Hugo qui, en 1879, au cours d'un banquet commémoratif de l'abolition de l'esclavage, défendait cette colonisation qui — paradoxe — a aboli l'esclavage de potentats locaux. « Allez au Sud », s'écriait-il, « L'Afrique n'a pas d'histoire, ... (elle) importe à l'univers, ... peuplée, c'est la barbarie, déserte, c'est la sauvagerie, ... Versez votre trop-plein dans cette Afrique, et du même coup résolvez vos questions sociales ! » Ainsi Jaurès qui, en 1881, déclarait : « Quand nous prenons possession d'un pays, nous devons y amener avec nous la gloire de la France, et soyez sûrs qu'on y fera bon accueil, ... » et qui aura des mots en faveur de l'expédition du Maroc. Ainsi Fourier et les premiers socialistes, Enfantin et les saint-simoniens. Et pour une Louise Michel compatissante au sort des populations locales, combien d'anciens communards déportés en Nouvelle-Calédonie ont sans remords « cassé » du Canaque ?

L'opposition même au colonialisme a été ambiguë. En face des Léon Bloy, Jules Vallès, Anatole France, de nombreux adversaires avaient surtout des réticences d'opportunité ou politiques, mais pas nécessairement morales ou idéologiques. La première opposition à l'aventure coloniale française fut d'abord l'ignorance, l'indifférence. Une autre fut le fait d'adversaires irréductibles d'un régime, républicains opposés au Second Empire, monarchistes refusant la République, avant de se rallier, plus tard, à l'idée coloniale. D'autres y ont vu avant tout le

creuset de la déchéance de la nation française, dont les brillants fils pourrissaient dans des jungles fétides, soumis aux dangers quotidiens que faisaient pleuvoir sur eux indigènes sournois et cruels, et femmes pétries de perversions, tel ce « Fruit savoureux du Soudan, mûri hâtivement par le printemps tropical, gonflé de suc toxiques, rempli de voluptés malsaines, enfiévrées, inconnues » dont parle Loti dans *Le Roman d'un Spahi*. Livrés à eux-mêmes, à la maladie et à l'absinthe, voire à l'opium ou à l'homosexualité, facilement rebaptisée « vice arabe » ou « indochinois », victimes d'aigrefins qui s'enrichissent aux dépens des rations de l'armée (*Vigné d'Octon*), de sociétés coloniales sans cœur qui ne pensent qu'au profit — les « scandales », comme celui de Panama ou du Congo, ne cessent de défrayer la chronique — ils représentent une perte sèche pour une nation française déjà peu prolifique et menacée par la puissance allemande. Alors, se demande Paul Vigné d'Octon dans *Terre de mort*, à quoi bon mourir pour des contrées si inhospitalières ?

D'avoir lutté presque seuls, à contre-courant, longtemps ignorés d'une opinion publique cocardière, nourrie de romans patriotiques exaltant la lutte de la civilisation tricolore contre la barbarie colorée, ou de récits d'explorateurs décrivant des « Nègres » tout nus ou presque, apathiques ou anthropophages, témoigne, chez ces opposants, d'un courage et d'une constance certains. Ils avaient fort à faire contre ces exaltations du patriotisme et de la virilité, de la suprématie de la race blanche, et, au sein de celle-ci, du génie français, ou ces expositions malades de violences et de sexe qui font encore aujourd'hui le succès de collections d'aventure aux tirages considérables.

Racisme, le mot est lâché. Car s'il est un mot qui, à la très rare exception de quelques opposants, peut caractériser l'ensemble de notre littérature coloniale, c'est le racisme. Racisme outrancier parfois, mais aussi racisme feutré de l'ignorance de l'autre réduit au simple rôle de décor exotique, racisme qui n'admet pas la différence mais qui se gausse encore plus de l'« assimilé » ou qui se veut tel, Annamite à lunettes et parapluie, ... Et si toutes les autres races ont pour point commun d'être inférieures, il faut bien expliquer pourquoi les héritiers d'anciennes civilisations asiatiques ont autant besoin d'être « régénérés » que certaines tribus africaines reculées. Les Indochinois se sont « plus avilis encore, si c'est possible » que leurs mandarins fourbes et cruels<sup>2</sup> ; en même temps, fondus dans cette grande masse asiatique avec les Chinois, les Japonais, héritiers de Gengis Khan, représentent ce « péril jaune » contre lequel nos colonies doivent former une digue infranchissable. Les Arabes ne valent guère mieux, d'autant qu'ils sont les ennemis ancestraux de la civilisation chrétienne. De même pour les Noirs,

les Canaques, les Polynésiens,... sauf quand il s'agit de se battre. Car alors ces races dégénérées deviennent de prolifiques fournisseurs de chair à canon, cette « Force noire » dont parle le général Mangin, et qui déferlera contre l'Allemand le jour de la revanche.

Dans ce cas, la force animale de ces grands enfants, voire leur cruauté, leur insensibilité devant la mort, deviennent des atouts. On peut se demander en parcourant les ouvrages de l'époque, y compris certains textes anticolonialistes, si les « indigènes » ne seraient pas autre chose que des animaux d'un type évolué. Le mot « simiesque » apparaît ainsi fréquemment, remplacé parfois par toute une ménagerie ou un herbier dont Martine Astier Loufti dans son Littérature et colonialisme<sup>4</sup> donne un court florilège: « Un compromis piquant entre la miss exotique et la guenon » (Pierre Loti d'une Africaine occidentalisée), « La main... petite, effrayante un peu, noire au-dessus, blanche en dedans, simiesque... patte de singe » (Mme Bonnetain dans Une Française au Soudan); les Arabes aux « grands yeux de gazelle », aux « profils de jeunes boucs et de vieux dromadaires », les « petites filles semblables à des fruits pourris », ou « les corolles des femmes vénéneuses qui s'épanouissaient »; les Indochinois, « simiesques ouvriers indigènes » ou cette jeune Vietnamiennne, « petite âme de singe en un corps de reptile ». Ce qui n'empêchera pas visiteurs et résidents des colonies de chercher leur plaisir avec ces « mousmées » ou ces « congaies », voire avec des petits garçons « indolents ». Voyages qui se poursuivent aujourd'hui, par charters entiers vers les « massages » et bordels de Bangkok, de Taiwan, les plages de Gambie ou du Sri-Lanka. Il faut bien que ces peuples distillent autre chose que des « voluptés malsaines » ou vénales, qu'ils soient autre chose que « fourbes, querelleurs, paresseux, menteurs, rusés (comme) des rats sournois,... » — généralisations pour le moins hâtives — pour avoir su maintenir sous leur charme bien d'autres Occidentaux jusqu'aujourd'hui encore.

Il faut ajouter que si ces « indigènes » étaient présentés à l'époque comme des sauvages, les Français, et les Européens, sont également apparus à ces derniers comme des sauvages. Ils ne respectaient ni les coutumes ni les religions. Ils étaient bruyants, parlaient haut et fort, buvaient, pillaient, détruisaient, violaient, comme tout potentat local peut-être, mais aussi avec la volonté de changer la culture. Hugo a raconté la honte que lui a inspiré le sac du Palais d'Été, à Pékin, par les troupes franco-anglaises, au cours d'une des guerres de l'opium. En Polynésie, des populations entières ont frôlé la disparition en quelques années après l'arrivée des Blancs. Par exemple les Marquisiens, passés de 50 000 en 1813 à 2 094 en 1926.

Car si la mission « civilisatrice » de la colonisation a été présentée de



*façon souvent idéaliste, les hommes chargés de la pratiquer sur place n'ont pas toujours été à la hauteur. Bien des auteurs coloniaux le reconnaissent. Pour un colonel Moll mort héroïquement au Tchad, dans cette région septentrionale du BET aujourd'hui théâtre d'une nouvelle guerre, dont Barrès a préfacé les lettres, pour un Ernest Psichari idéalisé par Péguy, que de ratés dans cette « plèbe coloniale si méprisable » décrite par Claude Farrère dans Les Civilisés, ambitieux, intrigants, abrutis d'absinthe ou d'opium, mangés par les fièvres. Les « bavures » dont sont victimes les populations locales sont nombreuses : razzias, massacres, brimades.*

*Pourquoi revenir sur une époque qui paraît révolue, sur une littérature qui n'en est pas toujours une et qui laisse un goût d'amertume dans la bouche ? Parce que la période coloniale continue de marquer la France d'aujourd'hui. Il y a vingt ans, des officiers, voyant leur rêve colonial brisé, n'ont-ils pas failli renverser la République ? La question des immigrés, qui empoisonne la vie politique et sociale, est la séquelle de notre politique coloniale. Nord-Africains, Noirs (d'Afrique et des départements d'outre-mer), réfugiés indochinois, arrivés pour la plupart en période de prospérité dans l'ancienne métropole qui leur promettait du travail, qui leur avait donné une langue véhiculaire, ont été les premiers frappés par la crise. Certains demandent à grands cris qu'ils s'en aillent, des bulldozers du PC à une extrême-droite à l'idéologie inégalitaire, et qui joue des craintes d'une population inquiète. Le racisme est ainsi insidieusement au coin de la rue, véhiculé dans les rumeurs et les conversations, exposé avec complaisance dans des publications qui ne manquent pas de noter la couleur de peau des délinquants. La télévision nous montre un tiers monde déchiré par des guerres sanglantes, sans nous dire que la paix de l'Occident est à ce prix ; les pays qui « s'en sortent » font rarement la « une » des journaux, tant les crises se succèdent dans le monde. Toute une littérature continue de vivre du filon d'un exotisme frelaté, d'espionnage, de sexe et de violence sous les tropiques. Les héros sont toujours Blancs, les victimes et les méchants souvent de couleur. Les fantasmes longtemps refoulés s'y débondent, attribués à d'autres civilisations. Le « péril jaune » continue de hanter bien des esprits, qu'il soit moral — la drogue, pourtant développée au siècle dernier pour enrichir les colonies britanniques et françaises — ou politique.*

*En même temps, la colonisation a développé l'usage du français dans toutes les parties du globe, suscité une littérature francophone dont Senghor, le chantre de la négritude, est le porte-drapeau. Des Arabes, des Noirs, des Asiatiques ont utilisé la langue française, la littérature française, les idées françaises pour lutter pour leur indépendance, puis*